

SUR LA POCHETTE, IL Y A UN LAPIN AVEC DE grandes oreilles. Un "Grand Lièvre", pardon, puisque c'est le titre du nouvel album de Murat. Un disque campagnard, forcément, mais au son résolument urbain, enregistré à la maison en compagnie des fidèles comparses électriques du poète auvergnat. Un album sur lequel on retrouve les thèmes chers à l'auteur du *Manteau de pluie*, l'amour

défait, la solitude salvatrice, la nature rédemptrice, et la folie des hommes, entre guerre et destruction. Le tout lardé de chœurs et de bruits, enrobé dans un rock épidermique, précis, percutant et rigoureux.

Autant dire qu'on brûlait de l'interroger sur son passé mouvementé et la source de ses influences musicales. Où l'on retrouve donc, étroitement liés, Neil Young et Johnny "Guitar" Watson, Charlie Parker et Leonard Cohen, Rouget de l'Isle et Gérard Manset, Robert Wyatt et... Johnny Hallyday.

Grand Lièvre a été enregistré live.

À croire qu'après Nashville, vous aviez envie de rejouer avec un vrai groupe.

On a branché un 24-pistes, et vogue la galère. À l'époque, je réécoutais beaucoup de groupes indés américains des années 90 : Dinosaur Jr., Silver Jews et surtout Swell, dont j'ai la discographie complète et que j'ai vu plusieurs fois en concert. J'avais envie de faire ce disque dans cet esprit, brut de décoffrage, sans retouches. Ça faisait longtemps aussi que je voulais enregistrer un album entier avec une guitare 12 cordes, comme chez Swell, justement. Je possède un modèle vintage, une Takamine assez rare, achetée à Tucson, en Arizona.

La guitare reste votre instrument de prédilection...

Oui, mais gamin, j'ai commencé par jouer du saxophone... Je pouvais rester la journée entière à écouter "Impression" de Coltrane et à souffler dans mon saxo en essayant de riffer comme lui. J'ai fait une école de musique, passé des concours, ça m'a donné des bases musicales. On allait au monument aux morts de Clermont jouer *La Marseillaise* à quatre saxos...

On vous a parfois surnommé le Neil Young français. Ça vous convient ?

Ce qui est vrai, c'est que j'ai appris la guitare sur ses disques, sur ceux de Dylan aussi. Un copain possédait deux guitares, il m'en a prêté une, j'ai commencé à grattouiller à côté du Teppaz. Après, j'ai acheté une électrique, et je m'entraînais sur les disques de Johnny "Guitar" Watson. C'est toujours l'un des artistes que j'écoute le plus. Il y a un peu de tout chez Johnny "Guitar" Watson : du blues, du

funk, mais aussi des côtés Zappa, avec un sens de l'humour absurde. Hendrix lui-même le mettait au-dessus de tout.

Vous avez été élevé dans un hameau, en Auvergne. N'était-ce pas difficile d'avoir accès à la musique ?

En classe de cinquième, j'avais un prof fou de musique black. Grâce à lui, j'ai tout avalé, de Charlie Parker aux Supremes en passant par Billie Holiday. C'était un homosexuel arménien qui avait été élevé aux États-Unis et qui était pote avec des bluesmen. J'étais devenu son chouchou, j'allais même faire mes devoirs chez lui, en tout bien tout honneur, et j'écoutais ses disques. Il m'a littéralement initié à la musique. Il existe des photos de moi, gamin, aux côtés de John Lee Hooker, T-Bone Walker ou Memphis Slim. Quand ils venaient jouer à Clermont, mon prof m'emmenait avec lui pour les rencontrer. Je me retrouvais en train de porter la guitare de John Lee Hooker... Pour moi, c'était un dieu vivant.

"IL EXISTE DES PHOTOS DE MOI, GAMIN, AUX CÔTÉS DE JOHN LEE HOOKER, T-BONE WALKER OU MEMPHIS SLIM. QUAND ILS VENAIENT JOUER À CLERMONT, MON PROF M'EMMENAIT AVEC LUI POUR LES RENCONTRER."

Un peu plus tard, vers 1976, vous formez votre premier groupe, Clara...

J'en ai eu l'idée quand je vivais à Paris, que je jouais toujours du Johnny "Guitar" Watson avec ma petite Ibanez... Mais j'étais tellement dans la merde que j'ai battu en retraite à Clermont. J'ai fini par rassembler trois musiciens, on avait une maison à La Bourboule, c'est là que ça a vraiment commencé. J'étais le chanteur, je composais, j'écrivais deux ou trois chansons par jour. On s'est fait remarquer par l'animateur de radio Jean-Bernard Hebey, et par William Sheller, dont on a fait des premières parties. Hebey nous a fait venir à Paris pour un concert RTL, où il avait invité tous les gens du business. C'est là que j'ai

signé mon premier contrat. En fait, le groupe n'intéressait pas les gens de la maison de disques, c'était le chanteur qu'ils voulaient. C'était ça ou rien. J'ai lâché l'affaire, mais je ne me suis pas senti à l'aise avec ce truc-là. J'ai la chance que les mecs de Clara soient restés mes meilleurs copains. Ils n'ont pas vécu ça comme une trahison.

C'est l'époque où vous enregistrez le fameux "Suicidez-vous, le peuple est mort"...

J'ai obtenu une journée au studio Gang. Je crois que c'était avec la section rythmique qui venait de faire "Gaby oh Gaby" avec Bashung... Je tenais absolument à faire ce morceau, "Suicidez-vous...", même si les producteurs ont essayé de m'en dissuader. Ça a provoqué des réactions bizarres, on m'a même dit que quelqu'un avait fait une tentative de suicide à cause de la chanson. J'avais fait sauter une sorte de tabou et, au bout de trois-quatre jours, on a retiré ça de l'antenne. Ça a été un feu de brindilles... On m'a viré comme un malpropre. Pendant trois ou quatre ans, j'ai vécu un enfer, j'étais couvert de dettes, harcelé par des problèmes de tous ordres, je vivais dans une totale marginalité. C'est là que je me suis forgé le caractère... Neil Young ou Mesrine, pas d'alternative.

C'est à cette époque que vous croisez la route de Gérard Manset...

Ma maison de disques voulait que je bosse avec lui, on a organisé un repas sur les Champs-Élysées. Au bout de dix minutes, je me suis aperçu qu'on n'était pas sur la même longueur d'onde. Un monde nous séparait, un fossé qu'on ne pouvait pas combler, vu nos caractères, nos ego. Pourtant, j'appréciais l'artiste. Il m'avait donné le courage d'écrire en français. Manset, c'était comme De Gaulle en politi-

que : quand tu écris en français, il y a forcément un moment où tu passes par lui. Il a débloqué quelque chose, une sorte de pulsion littéraire, qu'on retrouve encore aujourd'hui chez moi. Dans Bashung, il y a beaucoup de Manset ; chez Dominique A aussi.

Dans vos références, vous citez aussi Leonard Cohen et Robert Wyatt.

Cohen, je l'ai découvert dès le premier album, à travers la radio, avec Michel Lancelot. J'avais l'impression de tout comprendre. Joni Mitchell et Neil Young, c'était pareil, pour des ados qui apprenaient l'anglais, c'était idéal. Ça a été aussi une influence musicale un peu néfaste, dont j'ai du mal à me sortir. Le côté amours malheureuses. Je suis resté dans l'idée